

## VII

### NEUF HEURES QUARANTE-CINQ

Il y avait quelques trous dans les tables du Broc' Café, j'y suis donc entrée. C'est un café fréquenté par des personnes qui se connaissent où il ne semble pas malséant de s'asseoir à une table déjà occupée, car le café est petit et rempli d'habitues, on y fait un peu comme chez soi. Il y avait une table inoccupée et je me suis installée. Le rendez-vous de 17 heures devenait de plus en plus une évidence grise dans mon emploi du temps et dans le temps atmosphérique.

*La Grammaire Générative se propose de trouver les principes grammaticaux que nous avons constitués dans notre tête depuis tout petits, supposément à partir d'un matériau inné, donné à l'avance, et qui permet de construire toutes les langues naturelles possibles, dont celles déjà existantes ou ayant existé. Selon Chomsky, les principes grammaticaux du langage sont spécifiques à cette capacité mentale particulière, ils ne procèdent pas de l'intelligence générale. Certains linguistes, comme moi à mes moments perdus, ont le souci d'essayer de voir clair dans la distinction entre principe strictement grammatical et principe cognitif non spécifiquement langagier. En fait, cela m'étonnerait qu'il y ait des principes strictement langagiers, mais encore faut-il en*

*faire la preuve. Toujours est-il que Chomsky a dit que les pronoms, les mots comme il, elle, lui, etc., ne peuvent pas avoir le même référent qu'un autre mot, comme Arthur, lorsqu'ils sont tous les deux, le et Arthur, dans la même proposition. Ce principe explique que si on dit Arthur le connaît bien, le pronom le ne peut pas référer à Arthur. Il m'est apparu un jour clairement que ce principe particulier relève d'une propriété de la pensée telle que les phrases sont obligées d'obéir au principe de Chomsky. Si Arthur et le ne peuvent pas mentionner la même personne s'ils sont dans la même proposition, c'est parce que lorsque l'on procède au codage de cette proposition et qu'on s'en fait une représentation mentale, c'est-à-dire un film, demander à notre cerveau de dire Arthur le connaît bien, avec le = Arthur, c'est lui demander de se représenter Arthur, la personne, à deux endroits différents (l'un correspondant au sujet, l'autre au complément), au même moment. Or, il n'est pas possible de se représenter quelque chose à deux endroits différents au même moment.*

Il y a dans ce café un client qui se ressemble tellement que je me demande s'il s'agit de la même personne. Y a-t-il deux types assez beaux, bien habillés, ou un seul et même qui me paraît être deux personnes car ils se ressemblent ? Ce client semble être en distribution complémentaire avec lui-même, c'est-à-dire que là où on trouve l'un, on ne trouve pas l'autre, et vice versa. L'un est plutôt beau, plutôt jeune, habillé décontracté mais pas du tout négligé, portant une veste à carreaux et un pantalon de velours côtelé fin. L'autre est plutôt beau, plutôt jeune, et il porte un costume léger d'automne couleur crème. Il est très élégant sans être guindé. Aucun n'est négligé ni guindé et tous les deux sont stylés. J'en regarde un et je me dis qu'il ressemble bien à celui qui est venu la veille, j'essaie de superposer les deux images, et je me rends compte

qu'il y a identité parfaite, mais pourquoi alors ne suis-je pas convaincue que je suis en train de regarder la même personne ? La réponse se trouve dans les films. Il y a certains films où les héros ont tellement le même type que vous croyez qu'il s'agit de la même personne alors qu'en fait on a à faire au bon et au méchant. Au bout de cinq minutes c'est le méli-mélo complet dans votre tête, car il s'agit d'un film policier en noir et blanc, et le metteur en scène vous a complètement embrouillé. « C'est qui lui ? », demandait ma mère. « Ben, l'amant de l'héroïne. » « Ah ? C'est pas le policier ? » « Aïe, aïe, aïe, peut-être que tu ferais mieux de continuer Proust. » « Ils le font exprès dans ces films, ils ont tous la même tête. » « C'est peut-être l'éclairage, mais si tu fais attention à l'histoire, c'est impossible de confondre les deux. » « Oui, mais justement, c'est quoi, l'histoire ? » « Bon, je te raconterai plus tard, là je suis en train de perdre le fil. »

Ce client ressemble à un acteur de film noir. Je le leur dirai dans la très improbable hypothèse que nous fassions connaissance tous les trois. Car, comme tous les acteurs, celui-ci évolue derrière un écran, et lui, celui de son sentiment de se suffire à lui-même a l'air infranchissable.

## VIII

### NEUF HEURES QUARANTE-SIX

Ce client était en fait dans le café, attablé avec son fils de deux trois ans occupé à sucer sa paille plongée dans le jus d'orange, lorsqu'un ami à eux les voit et s'attable avec eux.

– Bonjour. Bonjour, Bonhomme.

– ... (j'aspire dans ma paille)

Le père se penche :

– Ben, dis bonjour.

– ... (aspiration dans la paille)

C'était comme si rien ne se passait pour le petit bonhomme. Les deux adultes se sont mis à discuter de leurs affaires, et cela formait des paroles au milieu desquelles s'inséraient des ordres, des menaces, et des questions posées tout haut à soi-même, d'abord « dis bonjour », puis plus tard « dis bonjour, ou je te prends ton jus d'orange », mélangé avec « mais pourquoi i dit pas bonjour aujourd'hui ? », puis « dis bonjour ou je te prends ton jus d'orange. Tiens, tu vois, t'as plus de jus d'orange (confiscation feinte du jus d'orange) », « mais pourquoi i dit pas bonjour aujourd'hui ? ». Lorsque le père a confisqué le jus d'orange, le petit bonhomme a dit quelque chose que son père aurait dû comprendre dès le début, d'une voix où tremblait un sanglot : « Mais, je lui ai dit bonjour ! »